BnF Gallica

La Vie illustrée : journal hebdomadaire

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

I. La Vie illustrée : journal hebdomadaire. 1898-10-27.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

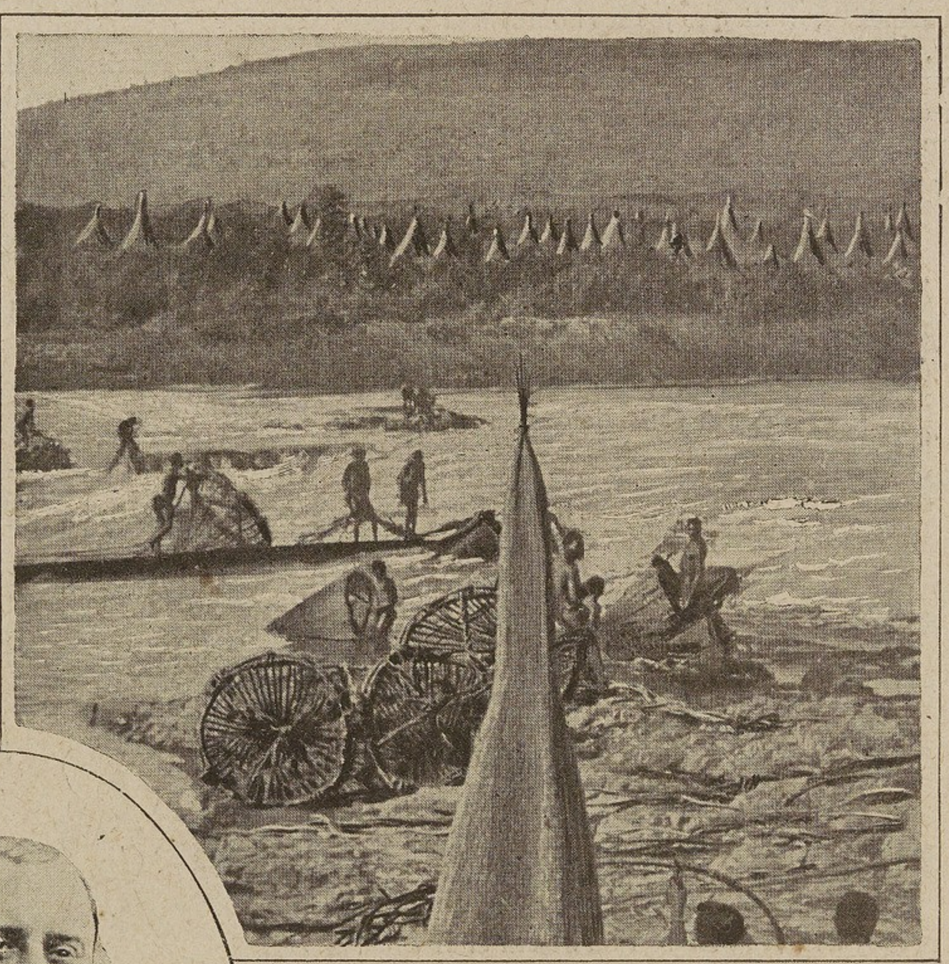
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

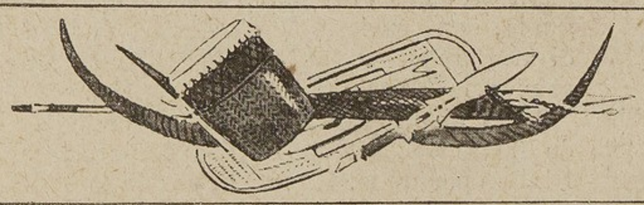
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

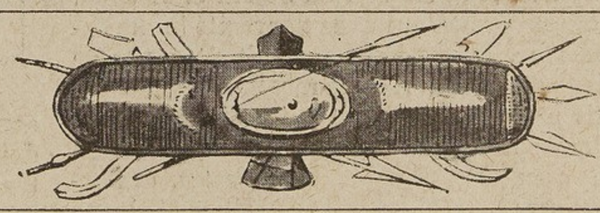
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

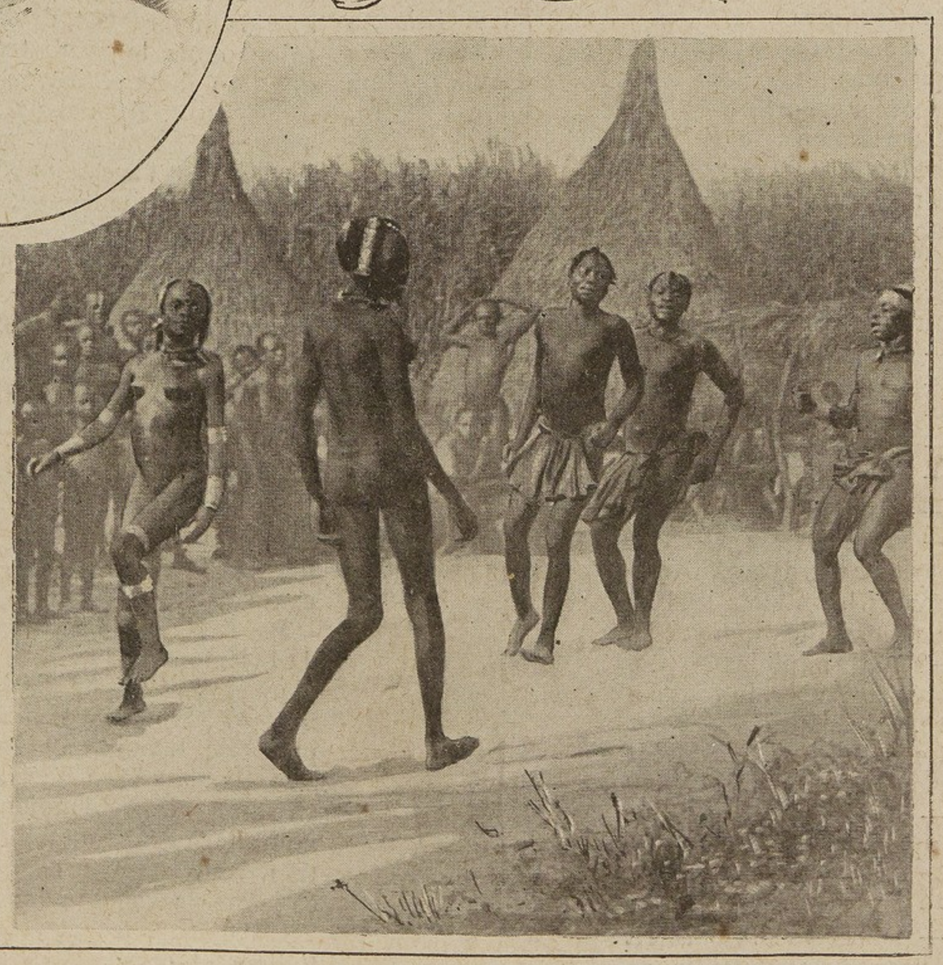
Numéro 2 27 Octobre 1898

LA VIE ILLUSTRÉE







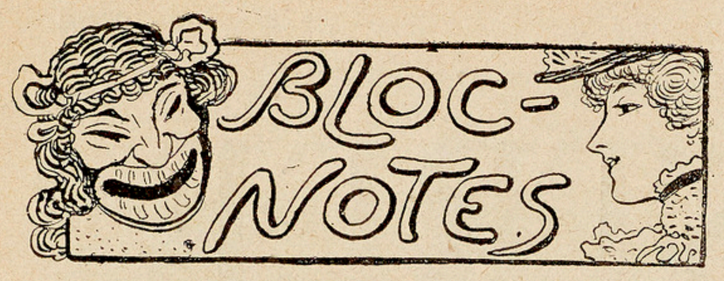


D'après des photographies de MM. Delisle et Bled.

SUR LA ROUTE DE FASHODA

Indigènes vendant du manioc. — Un rapide. — Portrait de M. Liotard. — M. Le Maréchal dans une case indigène. — La danse Tam-tam.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Croquis de Lucien Métivet.

En préparation de lointains carnavals de tréteaux, rêvant de rampes, de frises, de manteaux d'arlequin, de portants, de toiles de fond, de fards et d'oripeaux, voilà que jeunes hommes et jeunes filles, viennent de franchir le seuil de l'appareil frigorifique du faubourg Poissonnière, — c'est le Conservatoire que je veux dire — pour comparaître par devant les facies gelés du Jury d'admission. Les jurés, d'habitude, se modèlent assez volontiers sur leur président. Du temps d'Ambroise Thomas, donc, on dormait, — simplement. Aujourd'hui, à côté de M. Théodore Dubois, les juges de l'endroit témoignent surtout d'impassibilité et de raideur. Il n'en allait point de même, alors que la maison était dirigée par le musicien que ses élèves appelaient irrévérencieusement le « petit père Auber ». Tendre, il ne l'était guère, et il ignorait passionnément les façons d'affabilité ; mais du moins savait-on tout de suite à quoi s'en tenir quant à ses sentiments. S'il écoutait avec attention et sans mouvement, l'admission était sûre. Des réserves s'indiquaient par un petit geste de polissage de la joue sous les doigts de la dextre. Si la main remontait et s'émouvait parmi les cheveux en désordre, les chances du candidat diminuaient singulièrement. Enfin, si le bras passait par-dessus la tête, en un dessin simiesque, et si les doigts grattaient avec nervosité le maxillaire inférieur, le candidat pouvait être sûr de son affaire : d'avance, il était recallé.

Le petit père Auber n'était point pittoresque et vif que dans son aspect. Les propos ne le cédaient en rien aux gestes, et l'excellent compositeur Etienne Rey, élève de la Maison, sous le proconsulat d'Auber, aime à raconter cette anecdotique histoire, qui se passa un jour de concours d'entrée :

Un grand garçon se présente, gauche, embarrassé, avec l'air d'un monsieur qui cherche le vestiaire pour y déposer ses bras. Auber, brutalement l'interpelle :

— Vous, là, comment vous appelez-vous ?

— Cuq, monsieur Auber.

— Hein, quoi, qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis Cuq, monsieur Auber,... Vincent Cuq.

— Et de quelle façon écrivez-vous ça ?

— C-u-q.

— C-u, cu ? Qu'est-ce ce que vous me chantez alors avec votre Cuq. Ce n'est pas Cuq que vous vous nommez. J'entends mal la plaisanterie. Je vous avertis.

— Mais je ne plaisante pas, monsieur Auber, je vous assure, Cuq, C-u-q.

Le petit père Auber devint furieux.

— Assez, protesta-t-il, je ne permets pas qu'on se moque de moi.

— Mais, M. Auber...

— Taisez-vous. Quel était le nom de jeune fille de votre mère ?

— Dubois, M. Auber.

— C'est bon, vous vous appellerez Dubois.

— Dubois ? C'est que je me nomme...

— Oui, oui, je sais, eh bien ! on ne s'appelle pas comme ça. Vous vous appellerez Dubois, c'est une affaire réglée.

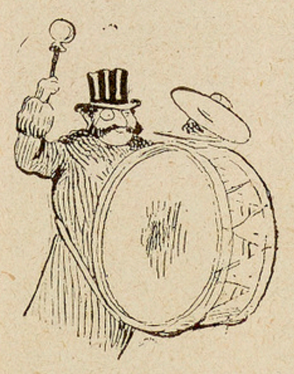
Il n'eut point, dans la suite, à épeler son nom dans le monde des théâtres, car la girouette dramatique ne tourna pas de son côté la pointe indiquant le vent du succès. Il demeura pour compte, avec ses trois lettres d'épellation équivoque, qui, dans les tout premiers débuts de sa carrière, avaient si violemment indisposé le « petit père Auber » contre lui.

Que devint-il ? Agent de change, commis de magasin, cocher de fiacre ou égoutier ? Combien sont-ils qui, prenant leur désir pour une réalisation et un gentil petit talent de « société » pour du grand art, s'aperçoivent sous les traits scéniques et idéaux d'Ophélie, de Valentine, de Juliette, de Rosine, de Mireille, de Carmen, de Faust, de Raoul, de Roméo, de Marcel, de Ruy-Blas, du Cid, de Scapin, de Bartholo, d'Agnès, de Célimène, de Phèdre, de Marguerite Gautier, ou même de la Souris, de M. Pailleron, et cueillent des lauriers dans la seule et vaine fantasmagorie de leur imagination.

A vrai dire les lauriers du Conservatoire, eux aussi, sont vains, parfois. Sans doute, on doit

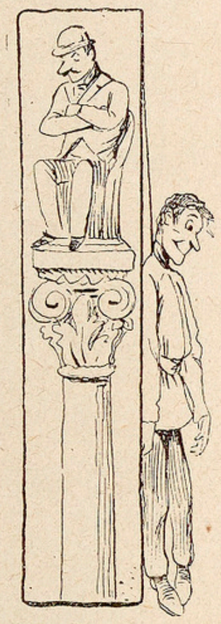
constater que Sarah Bernhard y décrocha, comme dans son existence théâtrale, le premier prix de tragédie, mais il faut se rappeler que quelques années auparavant, deux jeunes hommes concouraient dans le genre tragique, le même jour et que l'un deux obtint un premier prix et l'autre, un accessit. Tous deux, plus tard, entrèrent au Théâtre-Français. Le premier prix y devint... souffleur, et l'accessit : Mounet-Sully.

Illusion et mensonge, le théâtre est bien fait à l'image de la vie. Et pourtant le nombre est invraisemblable des gens, qui, par un moyen quelconque, en unique souci d'accaparer l'attention publique et aussi d'attirer vers leur gousset l'argent du porte-monnaie des autres, s'emploient, par les moyens les plus saugrenus, à monter sur les planches et à s'y maintenir d'une manière quelconque.



De l'art, de la force, de l'élégance, de la souplesse ? Comédiens, athlètes, jongleurs ou gymnastes ? Non. Simplement de la banque et des puffistes ; témoin cet Italien qui fait annoncer actuellement dans Paris, par voie d'affiches, qu'il va rester vingt-deux jours sans prendre aucune nourriture et qu'on pourra, moyennant rétribution, venir assister, chaque soir, aux ravages que ce jeûne provoquera dans sa personne,

L'aventure, à tout prendre, n'est point essentiellement originale et nous avons eu mieux — c'est-à-dire plus horrible — que cela, avec le monsieur qui s'est avisé de rester perché quinze jours, tel Siméon Stylite, sur un fût de colonne ; avec l'enterré vivant d'une semaine et avec le célèbre pendu de feu le concert Duclerc. Ces choses-là ne s'excusent que si on y apporte de l'éclat et de la fantaisie, ainsi que les pratiquait l'inénarrable seigneur de Chatnoirville-en-Vexin, le tonitruant Rodolphe Salis, quand il organisait, en l'honneur des successifs 14 Juillet, des concours de voitures à bras pour l'amélioration de la race des hommes de peine ou des courses des culs-de-jatte, en pleine rue Victor-Massé.



Mais allez donc empêcher les gens de faire ce qu'ils veulent. Les habitants de Oalkland et d'Alameda, deux cités des États-Unis, sont la preuve authentique de la vanité de l'entreprise.

Dans ce pays, où ont fait élection de domicile les plus fanatiques ligueurs contre l'abus du tabac, la vente des cigarettes est formellement défendue par la loi sous peine d'amendes sévères, compliquées d'emprisonnement.

Or, et on peut aller le constater, si, par hasard on est d'humeur ambulatoire, dans ce prétendu Eldorado des anti-nicotinards, tout le monde fume... et la cigarette encore.

C'est que la vente du tabac et du papier n'est point interdite. Les habitants se sont donc mis à rouler leurs cigarettes. Même on affirme que, comble des combles, on en grille de toutes faites. L'administration, qui ne peut penser à tout, ne tient point les distributeurs automatiques pour maisons de vente, et, supprimant la dame de la caisse, c'est dans des appareils que, économiquement, on a installé les débits.

Les Américains, décidément, pourvu qu'on ne les fréquente pas de trop près et qu'on ne cause point avec eux ainsi que l'ont pratiqué les Espagnols, sont curieux à considérer, ondoyants et divers, presque autant que le Sirdàr Horatio Kitchener, le Marchand d'Outre-Manche.

Vous imaginez sans doute que ce fidèle sujet de la *Queen* est un Anglais de pure race, John Bull en personne. Eh ! bien, pas du tout. Horatio Kitchener est Irlandais et il a servi dans l'armée française, en qualité d'officier.

Il convient d'ajouter, d'ailleurs, que les circonstances dans lesquelles le récent vainqueur du combat d'Omdurmàn s'enrôla sous notre bannière, sont toutes à son honneur et témoignent au moins de ceci, que le danger n'est point fait pour l'épouvanter,

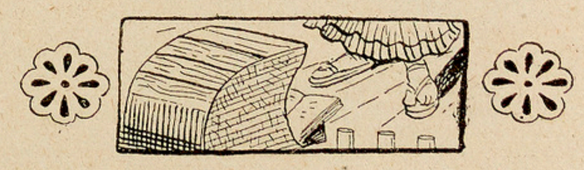
Au demeurant, voici les faits :

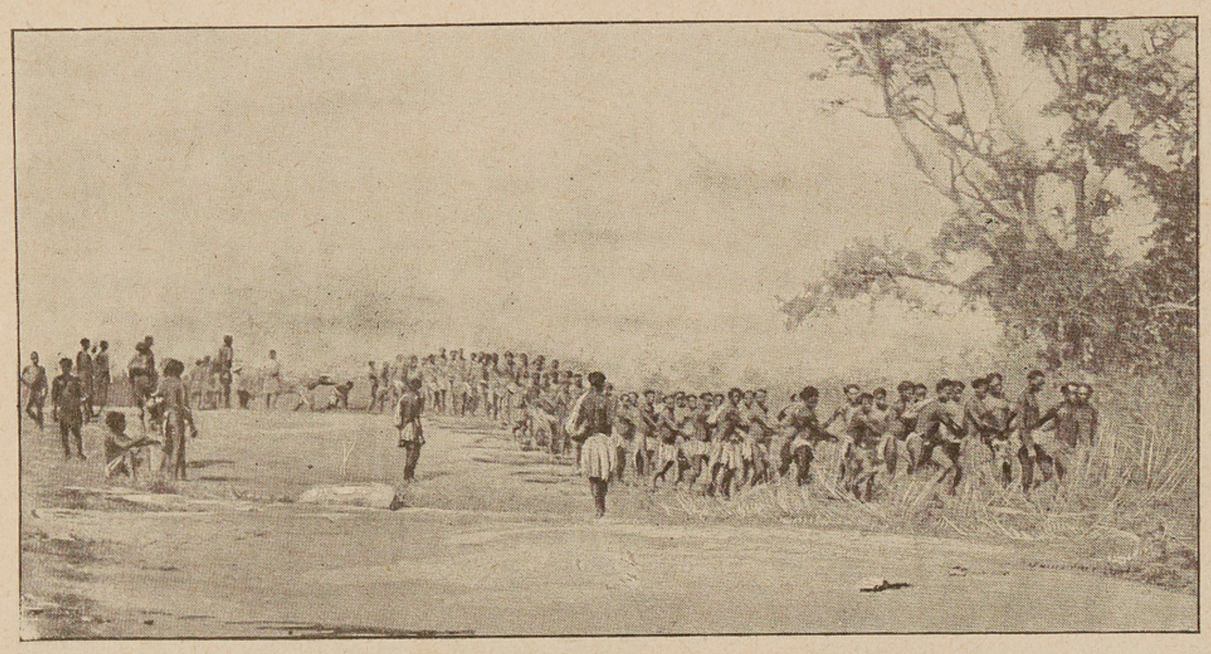
En 1870, sortant de l'école de Woolwich, il prit du service comme lieutenant dans l'État-major du 15e corps d'armée de France, suivit la campagne de la Loire et fut nommé capitaine. La guerre finie, il songeait à se faire naturaliser, mais la commission de revision des grades intervint, qui lui retira le galon conquis. Kitchener rendit, avec le troisième qu'on lui enlevait, les deux premiers qu'on lui laissait, et retourna vers le Royal Engineers.

Et peut-être, par là, en touchant le capitaine Kitchener dans son uniforme et dans ses intérêts, avons-nous perdu un vaillant soldat qui, au lieu de lutter comme il le fait, dans le continent noir, pour le triomphe du drapeau rouge du Royaume-Uni, aurait appliqué son énergie à ajouter un peu plus de gloire encore à nos trois couleurs nationales.

Mais la commission de revision des grades, comme la commission de revision de l'Art ne sait point souvent, quand elle fonctionne, si elle à affaire à un futur souffleur ou à Mounet-Sully.

Henri de Weindel.





Mission Marchand — photographie par le Cap. Baratier.

LA MISSION MARCHAND

Un ministre des colonies trop pressé proclamait, il y a deux ans, qu'en Afrique la « période héroïque » était close. Les dernières nouvelles venues du continent noir lui donnent un éclatant démenti. Jamais peut-être notre histoire coloniale n'a enregistré en un temps aussi court des événements aussi sensationnels que pendant ces derniers mois : la prise de la ville de Sikasso qui se défendit comme Saragosse, le massacre de la mission Cazemajou sur la route du lac Tchad, l'arrivée de M. Gentil sur les bords de ce lac hier encore mystérieux, la reprise de Khartoum par les Anglo-Egyptiens et plus récemment encore, — en même temps que la capture de notre ennemi Samory en Afrique occidentale, — l'installation d'un poste français sur le Haut-Nil.

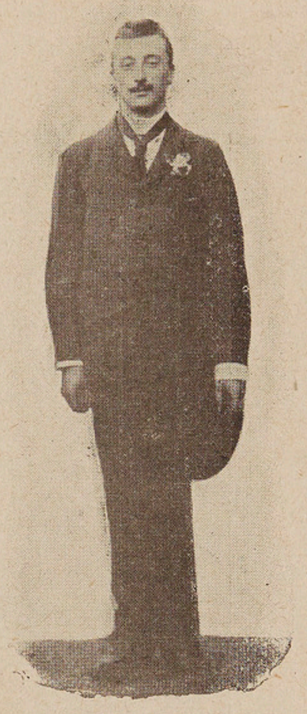
L'opinion publique s'est avec raison passionnée pour ce dernier événement qui mérite de prendre place parmi les plus prodigieux exploits de la conquête de l'Afrique. Le nom du commandant Marchand et de ses compagnons a acquis soudain une popularité qui révèle en nous le culte toujours très assidu des grands voyages et des belles aventures.

Certes, le petit clerc de notaire qui, en 1881, suivait avec passion, sur des cartes dissimulées parmi les dossiers de Me Blondel, de Thoissey (Ain), les opérations du général Brière de l'Isle, — ce petit clerc ne se doutait pas qu'un jour toute la France coloniale suivrait sa marche avec un intérêt presque aussi vif. Ce clerc, nommé Jean-Baptiste Marchand, était fils d'un fort brave homme, menuisier de son état. Placé comme externe au collège de Thoissey, il y resta peu de temps et à quinze ans entra comme petit clerc en l'étude de Me Blondel. A dix-huit ans, exalté par les récits de la campagne du Tonkin, il voulut s'engager dans cette infanterie de marine qui faisait tant parler de ses exploits. Sa mère, morte depuis, s'y opposa nettement et ce fut à l'âge de vingt ans seulement que Marchand quitta le paisible village de Thoissey et les dossiers poudreux de Me Blondel pour s'engager dans l'infanterie de marine.

Le commandant Marchand.

M. Marchand père.

Aujourd'hui les habitants de Thoissey sont fiers de la carrière brillante de leur jeune compatriote, officier de la Légion d'honneur et chef de bataillon à trente-cinq ans. Et quand le père Marchand va fumer sa pipe avec les vieux du village sur le devant de sa boutique, il est bien vite entouré par les habitants. S'il ne dissimule pas la joie que lui cause l'occupation de Fashoda par le commandant, le père Marchand, bien souvent aussi, évoque le souvenir de son second fils, Pétrus Marchand, maréchal des logis d'artillerie de marine qui mourut il y a trois ans d'une insolation au retour de Tombouctou, à Bafoulabé, dans ce Soudan où il allait conquérir ses galons comme son frère aîné. Marchand a deux autres frères qui se destinent, eux aussi, à la vie coloniale, Auguste Marchand, commis des affaires indigènes au Soudan, qui vient d'être élevé à la première classe et Constant Marchand, âgé de quinze ans, seulement, élevé à l'Ecole de la Seyne, et qui se prépare à l'Ecole Navale. Auprès du père, demeure seulement la sœur du commandant qui se renseigne avec l'intérêt qu'on devine sur les événements d'Afrique. Nulle part plus que dans le village de Thoissey on ne compte sur l'énergie de M. Delcassé.



Auguste Marchand
attaché aux Affaires indigènes au Soudan

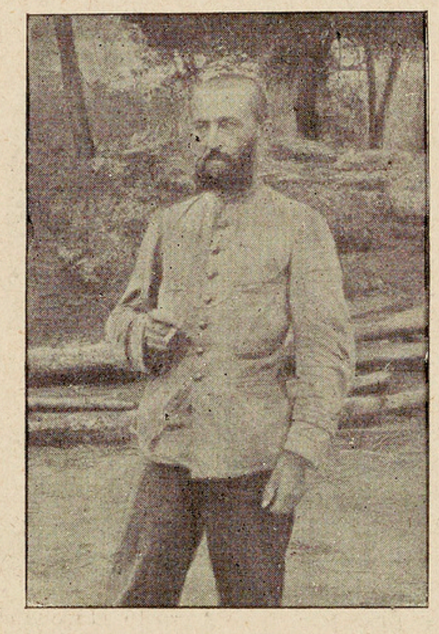
Espérons que, suivant le vœu de ces braves gens, nous ne renoncerons pas, sur les injonctions de l'Angleterre, aux résultats d'un si beau voyage. Ce fut, en effet, au prix des efforts les plus pénibles que Marchand parvint à planter notre drapeau sur le Nil, en partant de l'Océan Atlantique, c'est-à-dire en faisant à travers l'Afrique centrale un parcours de 3.000 kilomètres. Heureusement, au Soudan et à la Côte-d'Ivoire où il a conquis tous ses grades, il avait appris à l'école du général Archinard et du colonel Combes à triompher des mille obstacles que l'Européen trouve devant lui en Afrique Ses camarades, les capitaines Baratier et Germain, les lieutenants Mangin et Largeau, l'enseigne de vaisseau Dyé, le docteur Emily, l'interprète Landeroin étaient pour la plupart des Africains et des Soudanais comme lui et comment douter du succès de pareils hommes, dont le chef nous écrivait en ces termes pour démentir les bruits fâcheux répandus sur la mission ? « Je pense bien, écrivait-il, que vous n'avez pas cru un instant les potins représentant la mission comme arrêtée, les membres européens sur le flanc, les indigènes désertant, le chef brisé par la fièvre obligé de passer la main. On oubliait donc que le chef, les officiers, les Européens et les indigènes sont tous des Soudanais élevés à une rude école et un rude climat après lesquels le reste de l'Afrique n'offre plus d'obstacles vraiment sérieux. J'ai failli mourir deux fois, c'est exact, une première à Loudima et ensuite à Brazzaville, mais cela, comme les fois qui vont suivre, ne constitue qu'à peine des incidents de route, je ne sais plus trop dans quel coin d'Afrique je n'ai pas encore *failli* rester et j'ai tellement l'habitude de mourir que ni moi ni mes camarades ne prenons plus ça au sérieux depuis longtemps. Le boulevard est bien plus dangereux en hiver avec les bronchites et en été avec les chutes de cheminées... et vous ne pouvez pas comme nous, boire à discrétion la bonne eau pure du vieux Nil à ses sources extrêmes, à même les cascades chantantes et les imposantes cataractes... »

Il fallait un « moral » aussi solide pour triompher des difficultés. La principale consistait à faire passer de l'Oubanghi M'Bomou dans le bassin du Bahr-el-Ghazal, affluent du Nil, la canonnière *Faidherbe* et les chalands sur lesquels la mission remontant le Congo, l'Oubanghi et le M'Bomou, était parvenue, grâce au concours de M. Liotard, à la ligne de partage des eaux entre le bassin du Congo et celui du Nil. Heureusement, par une chance incroyable, la mission découvrit dans le Haut-M'Bomou un bief navigable de 700 kilomètres qui lui permit de porter ses bateaux jusqu'à 70 kilomètres de Tamboura. Par la carte ci-jointe qui est de la main même du commandant Marchand, on se rend compte de l'importance de cette découverte géographique. Pour

Pétrus Marchand, mort à Bafoulabé.

passer du bassin de l'Oubanghi dans le bassin du Nil, la mission n'avait plus que 70 kilomètres à faire par terre, au lieu de 800 !

Marchand se chargea lui-même d'aller reconnaître à partir de quel point le Soueh, affluent du Bahr-el-Ghazal, était navigable. Dans ce but il prit place dans un tronc d'arbre évidé en forme de pirogue et se confia au cours du Soueh avec quatre tirailleurs et quatre indigènes. On se représente ce que fut cette navigation dans un fleuve semé de rochers et peuplé d'hippopotames et de caïmans. Enfin Marchand arriva au confluent de la Waou, ayant fait l'hydrographie du Soueh et reconnu sa navigabilité. Il rejoignit sa mission sur les hauts plateaux et lui donna l'ordre de transporter les 2.000 charges du convoi et la canonnière démontable *Faidherbe* de la Méré jusqu'à Kodjalé. Les photographies que nous reproduisons ci-contre représentent les difficultés que rencontra ce transport : il fallut employer des milliers d'hommes et ouvrir un chemin à travers la brousse par la pioche, la hache et la mélinite. Au mois de novembre 1897, toute la mission était installée au poste de Kodjalé, sur le Soueh.



Le capitaine Baratier.

Chargé par le commandant Marchand de remettre le Journal de la Mission au Gouvernement français.

Les mois suivants se passèrent à la fondation de postes tant sur le Soueh qu'à l'est de ce fleuve. Marchand s'installa au confluent de la Waou en un point qu'il appela Fort-Desaix et dont il fit sa base d'opérations. Sûr de la fidélité des indigènes Dinkas, il n'avait plus qu'à marcher au Nil. Les eaux du Soueh étant plus hautes, il donna à la fin de mai à sa petite flottille l'ordre de marcher de l'avant.

C'est à cette date que remontent les dernières nouvelles directes de la mission. Nous avons connu son arrivée et sa présence à Fashoda, — où elle est parvenue par le Bahr-el-Ghazal, — grâce aux télégrammes anglais du sirdar Kitchener, qui, vainqueur de Khartoum, a remonté immédiatement le Nil pour s'assurer qu'il n'avait pas été devancé par les Français. On juge de sa surprise en trouvant Marchand et ses compagnons installés depuis trois mois à Fashoda. L'entrevue du général et du commandant fut courtoise, mais lord Kitchener s'efforça de persuader à Marchand qu'il ferait bien de s'en aller. A quoi Marchand répondit qu'il avait rempli son mandat et qu'il attendait les instructions du gouvernement.

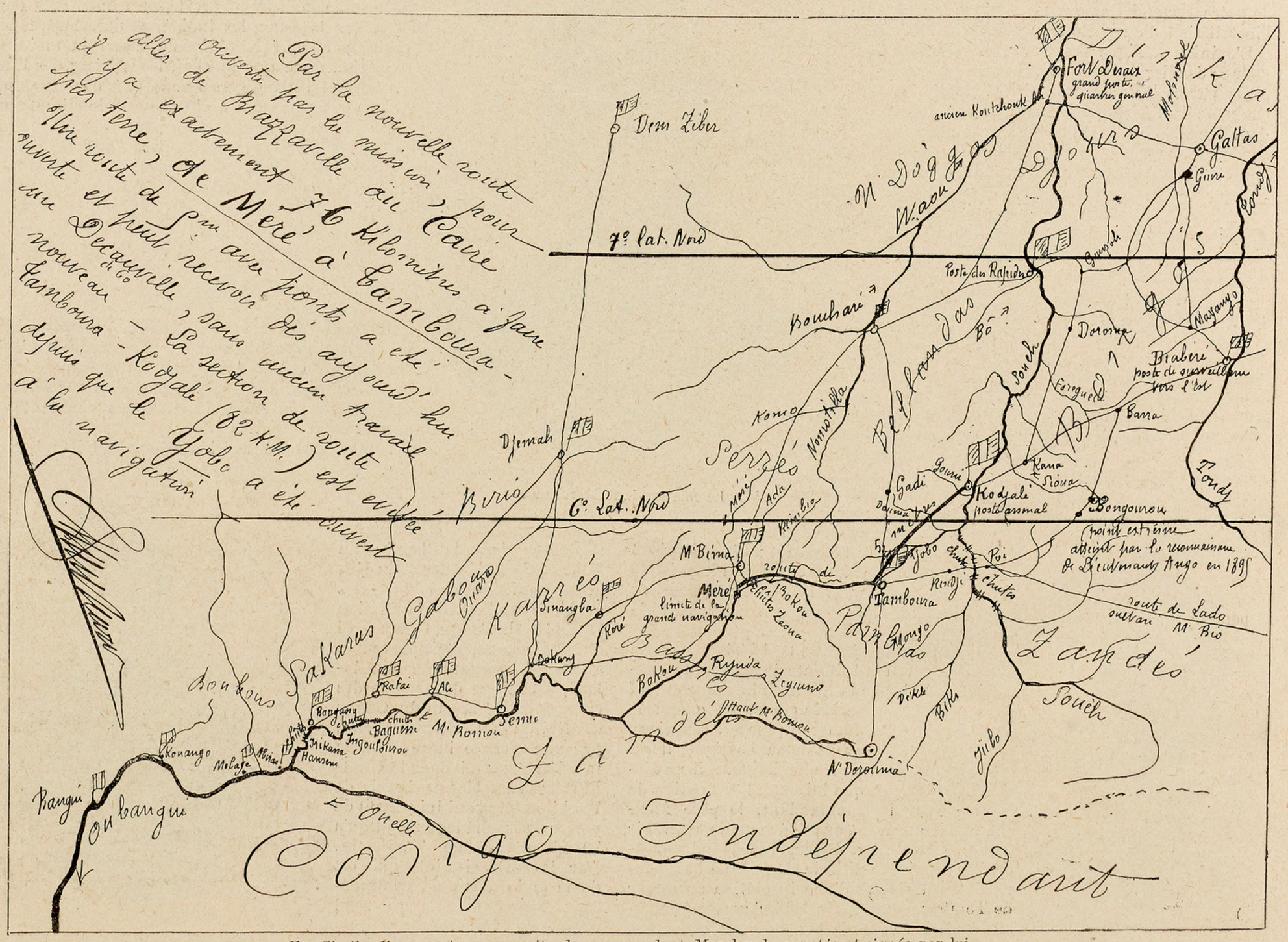
Transport du vapeur « Faidherbe » et de la flotille entre le Congo et le Nil.

(Phot. du Capitaine Baratier.)

C'est maintenant aux diplomates de régler la question, et sans doute nous aurons à la Chambre une interpellation à ce sujet. Souhaitons aux diplomates français un peu de l'énergie que Marchand et ses camarades ont déployée pour aller planter le drapeau français sur le haut Nil en partant de l'Océan Atlantique.

T. A.

DU BASSIN DU CONGO AU BASSIN DU NIL



Fac-Simile d'une carte manuscrite du commandant Marchand, annotée et signée par lui.

Le Voyage de l'Empereur Guillaume

Le voyage du souverain allemand se poursuit sans encombre. A Venise, le soleil qui boudait depuis la veille a daigné sourire aux hôtes impériaux.

L'empereur et l'impératrice ont été reçus par le roi Humbert et la reine d'Italie, qui avaient auprès d'eux l'amiral Figerio, le Préfet et le Syndic.

Guillaume avait revêtu l'uniforme d'amiral, tandis que le roi Humbert pour souligner l'intimité de la réception, avait endossé une petite tenue de général italien.

Après les présentations d'usage les couples impérial et royal ont pris place dans les gondoles qui les attendaient; l'impératrice et la reine Marguerite dans la première, le Kaiser et le roi Humbert dans la seconde. Ensuite venaient, dans des embarcations diverses, les personnages de la suite.

C'est cet embarquement que notre correspondant, malgré les consignes très sévères qui interdisaient de stationner sur le parcours des souverains, a pu photographier.

Leurs Majestés très acclamées ont gagné le palais où un dîner somptueux leur a été servi.

Le Kaiser visiblement flatté de l'accueil enthousiaste des Italiens, s'est montré au balcon du palais et a salué la foule.

Après le dîner, le couple impérial s'est rendu à bord du *Hohenzollern* qui bientôt a pris le large escorté du croiseur *Herta* et de l'aviso *Hèla*.

La mer, cette terrible capricieuse, au lieu de faire, ainsi que le soleil vénitien, la cour au monarque allemand, l'a secoué de belle façon... si bien que le yacht impérial, pour éviter les hasards d'une traversée dangereuse, a dû pendant quelques heures jeter l'ancre devant Zante.

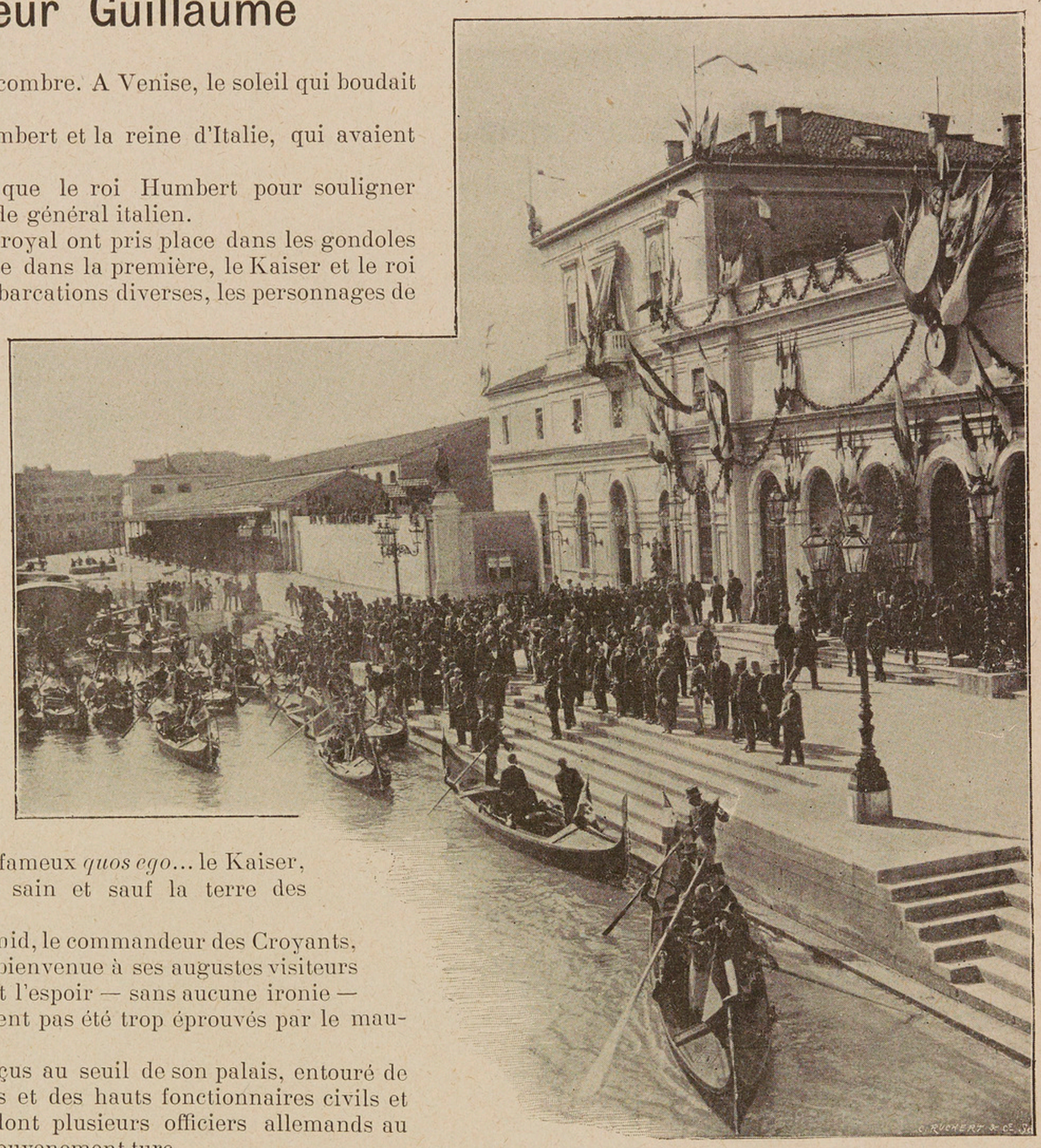
S. M. l'Impératrice d'Allemagne sur le grand Canal.

Sans avoir à rééditer le fameux *quos ego*... le Kaiser, a enfin pu aborder sain et sauf la terre des Osmanlis.

Habdul Hamid, le commandeur des Croyants, a souhaité la bienvenue à ses augustes visiteurs en exprimant l'espoir — sans aucune ironie — qu'ils n'avaient pas été trop éprouvés par le mauvais temps.

Il les a reçus au seuil de son palais, entouré de ses ministres et des hauts fonctionnaires civils et militaires, dont plusieurs officiers allemands au service du gouvenement turc.

La réception a été empreinte de la plus grande cordialité. Guillaume II et le sultan se sont serré la main avec une effusion non déguisée. Puis Habdul Hamid a offert son bras à l'impératrice pour la conduire au pavillon du Palais où ont eu lieu les présentations. Le *Wacht am Rhein,* le chant national allemand, ayant annoncé que la réception avait pris fin, les souverains ont quitté le palais pour se rendre à Yldiz.



L'embarquement à Venise. Phot. Bonaldi de Venise

Toute la ville de Constantinople est en fête.

On a beaucoup regardé la Garde qui protège l'empereur et une compagnie d'albanais en tuniques blanches à festons noirs et brandebourgs rouges.

La portée politique du voyage impérial échappe certainement à la foule ignorante qui acclame l'empereur.

Cependant, il y a lieu de s'étonner des démonstrations qui s'adressent à un monarque chrétien. On jurerait que les sujets de l'homme malade voient dans l'empereur Guillaume le protecteur ou l'allié futur qui les préservera de l'inévitable partage.

Cette illusion est soigneusement entretenue par les officiers mercenaires dont l'armée turque abonde. Les *Hoch lebe der Kaiser* : Vive l'Empereur ! qui dominaient le tumulte des vivats révélaient mieux que tout discours le travail souterrain auquel s'est livré l'Allemagne en Orient pendant ces dernières années.

Déjà la question des présents défraie toutes les gazettes. On parle d'épées et de sabres à poignées d'or, enrichies de diamants. Le sultan, dit-on, a fait acheter à Anvers un diamant de 300.000 francs dont il fera cadeau à l'impératrice.

De son côté, la population de Constantinople doit faire remettre aux souverains un vase et une jardinière en argent ciselé, ornés d'inscriptions commémoratives de la seconde visite de Guillaume II au sultan.

Cette réception et les paroles aimables prononcées par l'empereur allemand pendant la réception, contrastent singulièrement avec l'attitude des puissances qui viennent de chasser les Turcs de la Crète.

Défilé des troupes à Yldiz-Kiosk.

MM. J. Guesde.
Vaillant.

L'AGITATION SOCIALISTE

Croquis d'après nature de Georges CONRAD.

MM. Brousse.
Allemane.

(Phot. des maisons Marius et Disderi.

SONGEUSE

Dessin original de HEIDBRINCK.

Au moment où l'affaire Dreyfus semble entrer dans une période plus active que jamais, et que les tribunaux vont s'en occuper à nouveau, il nous a paru intéressant de demander leur impression sur les audiences passées à deux femmes de talent, Mmes Séverine et Gyp, qui n'en ont point perdu une parole. Gyp et Séverine sont fort divisées sur la question. Nous leur laissons librement exposer leur opinion, dans l'unique souci où nous sommes du document et de l'actualité, sans prendre jamais position quant aux choses de la politique. Séverine parle la première, Gyp s'exprimera à son tour, dans notre prochain numéro. Pour ajouter à cette vision d'ensemble, Léandre a bien voulu nous donner quelques croquis d'audiences. N. D. L. R.

ÉVOCATION

Évoquer ce procès Zola, ces quinze journées de tumulte et de troubles, à la fois si proches et tant dépassées; résumer l'océan, condenser l'orage; pétrir avec du vent, du bruit, de la brume, comme font les enfants avec de la neige, la forme visible, tangible, de ce qu'on peut appeler l'âme des faits, ce n'est point besogne aisée.

Des événements bien davantage lointains sont autrement précis et accessibles à la traduction. Je m'imagine qu'il en dut être de même, en Thermidor, par rapport aux journées révolutionnaires, pour ceux qui tentèrent d'en buriner les phases et d'en fixer les aspects.

M. Georges Clemenceau.

Car, dans l'enceinte des lois, le temple de Thémis impassible, eurent lieu de véritables séances de la Convention — avec le public interpellant, acclamant, injuriant, selon sa dominante du jour, les acteurs militaires ou civils. Plus encore, cela ressembla au tribunal terroriste, qui fonctionna d'ailleurs, à quelques pas de là... Et si la charrette n'attendait point devant la cour de Mai, si Sanson, au bout du parcours, n'affûtait point le tranchant, du « rasoir national », il y avait quand même odeur de carnage, dans l'air; tous les chacals hurlaient à la mort de bon appétit, allongeaient crocs et griffes vers la proie convoitée — tant le service de « désordre » (les tricoteurs succédant aux tricoteuses) fut brillamment organisé.

Tous? Que non pas! Il s'est gaussé de nous, M. Quesnay de Beaurepaire, à prétendre que les cent mille hommes envahissant la gare de Lyon étaient payés. Mais deux cents « allumeurs » suffisent, comme noyau, à en agglomérer cinq mille : badauds qui s'arrêtent « pour voir » et que gagne bientôt la contagion du cri et du geste; gamins qui sont de tous les boucans; braves gens qu'hypnotisent la formule et l'emblème; pauvre foule abusée, aberrée, que l'on nourrit et abreuve, depuis des mois, à toute éventualité, de l'ivraie du mensonge et de la lie de l'erreur!

J'en ai trop avoisiné, de ces manifestations « spontanées », pour n'en pas tout connaître : lieux et procédés d'embauche, figures et tarifs!

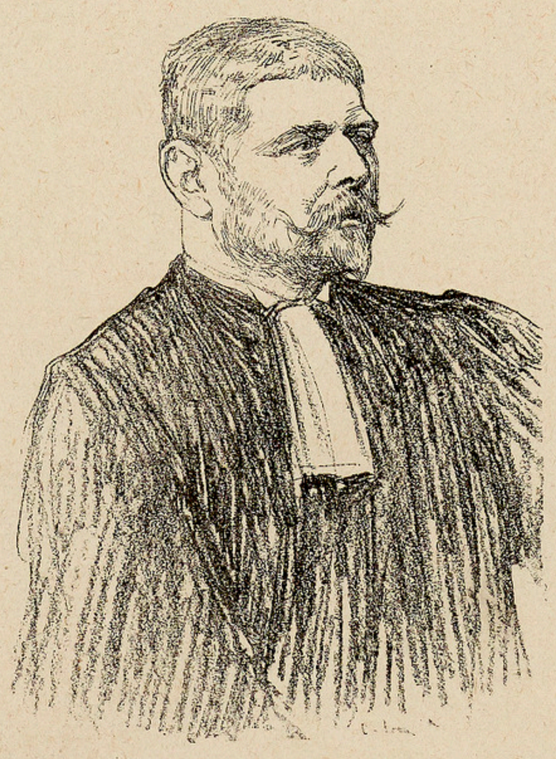
Le peuple n'a pas été de la fête, est demeuré dans ses faubourgs. Avant que de s'en mêler, il voulait savoir...

***

Voilà pour la rue.

Ceux qui assommeront, dans les couloirs, d'abord Paul Genty, préparateur d'examens à la Banque — en l'honneur de qui est inauguré le système d'accusation d'avoir crié : « A bas la France! », si commode à faire démolir tout suspect — puis, plus tard, le jeune avocat Courot, fils du conseiller à la Cour, ayant commis le crime de clamer : « Vive l'armée », mais pas « vivent ses chefs! », seront des gens de l'intérieur, des privilégiés de l'auditoire, des messieurs, sans calus aux mains.

De même pour ceux qui, à la sortie de la 11e audience, se précipiteront vers Esterhazy; l'enveloppant de leur frénétique admiration; fêtant leur « Grande Victime », la main dans la main du prince Henri d'Orléans. Tandis que seront violemment frappés, terrassés, pourchassés, les insolents « perturbateurs » osant proférer ce cri devenu séditieux : « Vive la République! » Tandis que ne sachant plus de quelle manière reconnaître l'ovation faite à l'uniforme, nous apprendra le *Soir*, un officier enverra des baisers aux spectateurs — comme dans les cirques!



Me Labori.

Mais, à partir de ce jour, un élément nouveau apportera du renfort : guerriers en civils que nous savons aujourd'hui conviés par M. Du Paty de Clam, en accord avec Me Jules Auffray. Les portes, si hermétiquement closes, s'ouvriront toutes larges devant la carte du Cercle Militaire.

Ces assistants de la dernière heure imposent silence à leurs voisins, et portent, dans les suspensions de séance, dominant la foule, leurs chapeaux au bout de fortes cannes, pour se reconnaître et se compter. Ils menacent qui applaudit l'admirable défenseur.

M. de Niessen, lieutenant au 2e tirailleurs ne fera que traduire leur état d'âme, lorsque, dans un cercle de femmes dont les bravos palpitent au rythme de leur cœur, il s'écriera, debout sur une banquette : « Le premier qui applaudit encore ce Labori, ce n'est pas ma main que je lui mets sur la figure, c'est mon sabre que je lui passe au travers du corps! »

M. Emile Zola.

C'est cette cabale qui poussera de tels hurlements d'allégresse, à l'énoncé de la condamnation, que Zola, en toute exactitude, lui pourra décocher le même mot qu'employa Voltaire, défenseur de Calas : « Cannibales! »

Mais les auditrices ne s'en émeuvent pas : une jolie flamme de bravoure aux yeux, un joli sourire de défi aux lèvres. Elle sont là, tout un petit groupe, massé autour de la vaillante et admirable Mme Zola; jeunes, pour la plupart, exquises, élégantes — et intrépides! Il y a Mme Jacquemaire, Mme Fasquelle, Mme Félix Decori, Mme Thadée Natanson, Mme Labori — qui, le dernier jour, pensant qu'on allait peut-être être tués, avait amené ses deux garçonnets, disant ce mot d'héroïsme si simple et de tendresse si profonde : « Comme ça, on sera tous ensemble! »

M. Rochefort, au début, est venu observer si Zola, à ce pilori, donnait quelque indice de souffrance. Il a pu seulement constater sa nervosité d'ennui, de dédain — et voir les cinq cents télégrammes (dont un seul a mille signatures) apporter au « déshonoré » l'hommage du monde civilisé.

M. Déroulède est venu, à la fin, se « payer la tête » de leur bête noire commune, à M. Millevoye et à lui : l'intuable Georges Clemenceau.

Dans la grande salle des Pas Perdus, en bas, se contentant du spectacle de l'antichambre, semblant attendre plutôt des faits que des gens, un nègre, du plus bel ébène, rôde. *(Authentique).*

Or, voilà qu'à propos de la pièce de 1896, certifiée par MM. de Pellieux, Boisdeffre et Gonse, le colonel Picquart a dit :

— Rappelez-vous les papiers Norton!

Noir souvenir!..

***

En relief, sur ce fond d'attitudes, sur ce décor vivant, des silhouettes. M. le président Delegorgue, le crâne en sphère, la joue en pomme, le nez en croquignole, la bouche en o... tout rond! M. l'avocat général Van Cassel, la figure tirée, le nez en barreau de geôle, les traits en pluie qui tombe... tout long!

Zola : le visage éclairé d'une expression nouvelle, lorsqu'en confiance il cause avec un ami. Le menton, immuable, s'avance seulement dans le sarcasme ou l'exaspération — comme le second soir, lorsqu'entouré de sa poignée de fidèles, Bruneau, Dumoulin, etc., il a voulu, quand même, jouer les Mathô : descendre, parmi la cohue grondante, le grand escalier de la façade, dont chaque degré lui pouvait réserver un outrage ou une blessure!

C'était d'une belle témérité, à ce myope, à ce nerveux, à ce sédentaire, si peu armé pour les luttes physiques! Mais il nous a causé une fière alerte!

Le front non plus, modelé sec, à même l'ossature, sans aucune sorte d'empâtement, ne saurait être modifié. A peine si le pli de la réflexion, vertical entre les sourcils, s'est accentué davantage, sous les deux rides profondes, les deux sillons horizontaux et superbes qu'a tracés, sur le champ de ses pensées, le soc de son ardu labeur.

La bouche aussi ondule ironique, comme à l'ordinaire, entre les coins retombants, désabusés.

Mais les yeux ! Ils étaient des yeux de penseur, hantés de visions, traversés de rêves — sans plus. Et les voilà qui refleurissent dans une jeunesse nouvelle ! Ils sont derrière le verre du binocle, comme des petits étangs où rit l'aube : quelque chose de puéril et de sacré luit en eux !

C'est qu'il a la foi; et, par elle, la vaillance et la volonté. Ce qui est admiré en lui, c'est l'échappée hors du platonisme, le verbe s'accordant à la conviction, l'écrit accédant à l'acte... quoi qu'il en doive arriver ! C'est le réveil de l'esprit d'initiative, opéré à ses risques et périls, par un incomparable « professeur d'énergie » !

Les généraux : quatre têtes dans un même képi, et qui ont pris, à l'unisson, la forme du moule.

M. Mercier, les cheveux cirés, le nez en croc, qui a l'air d'un bottier de régiment et triomphe dans l'équivoque : il n'entend pas dire qu'il n'y eut point communication de pièces, en secret, au Conseil de 1894, mais seulement que lui n'en parla à personne.

M. Gonse, replet, paterne, boulot, évoque l'idée d'un gardien de square. Une phrase de sa correspondance avec Picquart est à retenir : « Il s'agit de savoir comment l'on arrivera *à la manifestation de la vérité*. »

M. de Boisdeffre, déplumé et vain, avant que de faire mine de rendre son tablier, de poser la question de confiance aux douze citoyens supposés sans crainte — se soumettre ou **LE** démettre ! — s'était montré occupé surtout à exhiber vers eux, discrètement, la couronne comtale estampée, trop grande, dans le fond de sa coiffure.

M. de Pellieux, lui, qui mène le quadrille, s'en est réservé toute l'intelligence. Si, le premier, il jette son sabre dans la balance, fait intervenir le danger « plus proche qu'on ne croit » et la boucherie à laquelle seront menés les fils des jurés, c'est en toute connaissance de cause. Lui est disert conscient... et responsable.

Lieutenant-Colonel Picquart.

Labori et Jaurès. Il me faut les mettre ensemble, car ils sont deux expressions magnifiques et très voisines de l'éloquence humaine ; académiques ni l'une ni l'autre ; rhétoricienne avec Jaurès « nourri de la moelle des lions », fait pour les rostres ; plus familière avec Labori, davantage proche de l'arène que du Forum, belluaire étrangleur d'hydres !

Jaurès, petit, trapu et, cependant, du geste de son bras court, martelant ses idées dans les fronts les plus hauts, les concepts les plus éloignés, était bien le frère de ce colosse tenant tête à toute la meute, face à l'attaque, prompt à la riposte quinze jours durant, dont la plaidoirie restera feuillets d'Histoire, et dont les yeux moqueurs, à la fin, ruisselèrent de larmes, en lisant, d'après l'*Autorité*, le récit de la dégradation d'Alfred Dreyfus.

Les « artisans de l'affaire » : Gribelin le gardien de l'armoire du deuxième bureau ; Gribelin qui, blésant, dit, pour désigner un ex-ministre de la Justice : « Le garde des *faux* » ! C'est un adjudant comme tous les adjudants, assez confus dans ses affirmations, sauf une seule : que la lampe était allumée ! Il s'y complaît, la répète à satiété... si bien que le Président finit par le prendre pour un lampiste !

Du Paty de Clam, un automate risible et terrifiant, articulé, cambré, sanglé ; qui marche le pas de parade allemande, salue à la prussienne, pense à la façon du fameux Portas, de Montjuich... dilettante, rimeur et inventeur de supplices inédits et récréatifs, *a la disposicion de usted !*

Henry : un lourd reître au front bas, au teint sanguin, aux mâchoires carrées. Mais, dans l'œil sans flamme, de l'astuce. Il outragera de sang-froid, comme il outrera la surdité afin de gagner du champ. Même ses apparentes échappées garderont de la circonspection, en dépit de la fièvre qu'il allègue, du visible malaise qui l'étreint...

Lauth : un visage fermé, plat et dur, où la moustache est comme la targette d'un verrou poussé.

Le trio des experts : une vision funambulesque, une traversée de Hanlon Lee rigides, atteignant le *summum* du comique par l'exagération de la gravité : Couard, qui aboie, Belhomme qui geint, Varinard qui grince ! Et Bertillon, en chef de file, se tortillant à la barre, mal en point, Bertillon et son schéma : escargot, flèche, cœur, pan ! pan ! et feu partout !

Si avec cela, on n'arrive pas à la découverte de la vérité !

« Pions, mandarins, scribes, robins, byzantins, cuistres, buveurs d'encre, « baladins des cinq continents, ». Ainsi Georges Bonnamour, sur ses notes d'audience, qualifie les érudits qui passent là, honneur de la science et de l'humanité : le vénérable Grimaux, Paul Meyer, Louis Havet, les deux Molinier, Célerier, Bourmont, Giry, Héricourt, etc., etc., de l'École des Chartes, de l'Institut, de l'une ou l'autre Faculté, qui tous affirment que le bordereau est d'Esterhazy.

Esterhazy : cave, voûté, fuyant, inquiet ; l'air d'un oiseau de nuit arraché à son trou et jeté à la lumière ; d'un vieil oiseau de proie aussi, avec son profil courbe, et ses serres étreignant la barre ainsi qu'une branche assaillie du vent. Oh ! ce mouvement nerveux renfonçant la nuque dans les épaules — comme si elle était menacée — tandis qu'Albert Clemenceau cinglait ce silence de la lecture des fameuses lettres souhaitant la défaite et l'égorgement de la patrie !

Commandant Esterhazy.

Picquart : une silhouette mince, longue, paisible ; une voix douce, qui raisonne ; le geste qui disserte aussi et s'harmonise à l'argumentation.

En lui, comme un mystère, une inexorable sérénité : celle de l'être qui a fait son choix entre l'intérêt et le devoir. Esprit d'initiative, chez Zola, esprit de renoncement chez celui-ci. Mais sans aucune sorte de solennité, avec une simplicité qui déconcerte l'analyse des superficiels. Il n'en sera que plus haï : mais j'ai vu dans les yeux d'Anatole France (oui, d'Anatole France) de grosses larmes sourdre, en le contemplant. Il est le sacrifice — sans fanfare ! Et sa mélancolie s'en accommode, avec un très pâle sourire de tendre héroïsme !

Puis, hors les gens, la répétition des incidentes, des phrases.

Celle-ci : « La question ne sera pas posée » qui tire un store devant chaque clarté trop vive ; revient avec une régularité de métronome.

Celle-là : « protestation contre des calomnies. »

Labori — accusé, par la *Libre Parole*, d'avoir épousé une juive, divorcée d'avec un Prussien, étant, lui-même, fils de juif allemand — et établissant que sa femme n'est pas israëlite, qu'elle est divorcée d'avec un sénateur russe et que lui est fils d'un Alsacien, depuis trente-cinq ans au service de l'État, et décoré sur la proposition du ministère de la Guerre.

Paul Meyer — accusé, dans la *France Juive*, de n'avoir remporté le grand prix biennal de l'Institut, que parce qu'issu d'un juif allemand, — et établissant que ses ascendants étaient alsaciens ; qu'il a été baptisé à Notre-Dame ; puis admis à la communion, à la confirmation, enfin au catéchisme de persévérance, jusqu'à seize ans, à Saint-Sulpice.

M. Grimaux — accusé, par la *Libre Parole*, d'être un « youtre nauséabond, juif renégat passé au protestantisme » — et établissant qu'il est et a toujours été catholique.

Enfin, Picquart — accusé, par le *Petit Journal*, de faire, étant divorcé, élever ses enfants en Allemagne — et établissant qu'il n'est pas, n'a jamais été marié, point davantage qu'il n'a d'enfants... ce qu'on a refusé à sa famille de démontrer, quelque flagrante que fût l'inexactitude !

Puis, quant à la fameuse pièce de 1896, si providentiellement survenue, après coup, pour ratifier, pour justifier le verdict de 1894, le jeu de raquettes des affirmations et des démentis :

— Nulle n'est plus authentique ! jurent les généraux, la main étendue, attestant la justice divine.

Tandis que Picquart, tandis que Zola, tandis que Labori, en répons, tour à tour, disent : « C'est un faux ! »

. . . . . .

Il y a de cela huit mois.

E pur si muove ! ô parole éternelle, applicable à la Vérité comme à la Terre, en marche hors de l'atteinte des hommes, de par les libres cieux !

(Illustrations de C. Léandre). SÉVERINE.

Médaille gravée par A. Charpentier pour être offerte à M. Émile Zola.

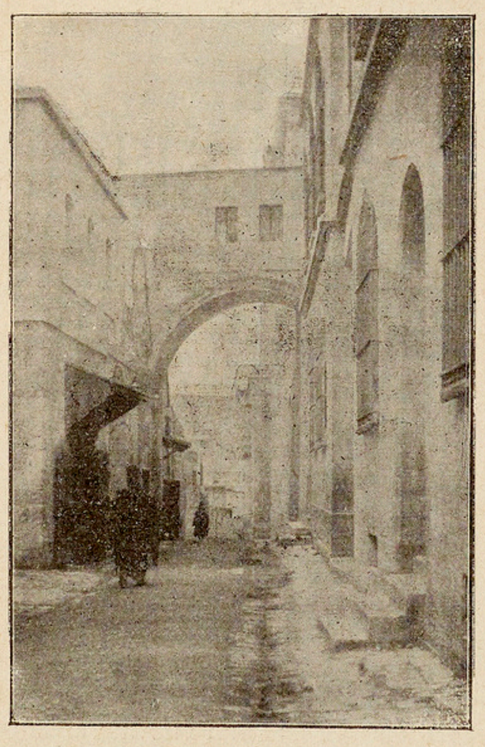
LES RELIGIONS A JÉRUSALEM

II. — Les Catholiques

Au milieu du monde musulman, à côté des Juifs, les diverses communautés chrétiennes se pressent autour des Saints-Lieux, berceau de leur Foi.

Distinguons chez les Chrétiens trois groupes : Catholiques, Orthodoxes et Protestants.

1° Le Catholicisme, sous le protectorat plusieurs fois séculaire de la France; il comprend, outre les Latins qui suivent la liturgie romaine, les fractions unies à Rome, des diverses Eglises orientales, qui ont leurs rites particuliers : langue et cérémonies spéciales dans les offices religieux.



Une rue à Jérusalem.

2° L'Orthodoxie, dont la Russie revendique le protectorat, sans aucun autre titre que la tolérance récente des Puissances européennes; elle comprend les diverses Eglises séparées de Rome : Eglise grecque, Eglise arménienne, Eglise cophte, Eglise syrienne, qui, toutes, admettent la plupart des dogmes catholiques et ont les mêmes sacrements que l'Eglise romaine, mais rejettent l'autorité du Pape.

3° Le Protestantisme, fractionné en nombreuses sectes qui, depuis peu d'années seulement, joue des coudes pour se faire une place en Palestine. Pour les Orientaux, il diffère surtout des Eglises précédentes, catholique et orthodoxe, en ce qu'il a rejeté le dogme de l'Eucharistie et le culte envers la Sainte Vierge : Anglais, Américains, Allemands vivent côte à côte, les premiers se souciant fort peu d'accepter le protectorat que vient leur offrir l'empereur d'Allemagne désireux de jouer au petit pape protestant.

***

Comment le Catholicisme est-il représenté à Jérusalem?

Il faut distinguer entre le clergé officiel, hiérarchiquement constitué, et les diverses communautés, plus ou moins indépendantes, qui sont venues successivement, en ces dernières années, s'établir à Jérusalem.

Longtemps les Frères Mineurs, ou religieux franciscains, furent le seul clergé représentant le Catholicisme et le Saint-Siège en Palestine.

Investis dès l'année 1238 de la garde des sanctuaires, par le pape Grégoire IX; confirmés dans cette charge par plusieurs papes, il n'est pas de souffrances, de contradictions, de luttes, de persécutions, que les pauvres « Frères de la corde » — comme les appellent les Turcs — n'aient eu à subir pendant les six siècles qu'a duré leur laborieux apostolat. Il faut leur rendre justice : ce sont eux qui ont su conserver les Saint-Lieux au Catholicisme.

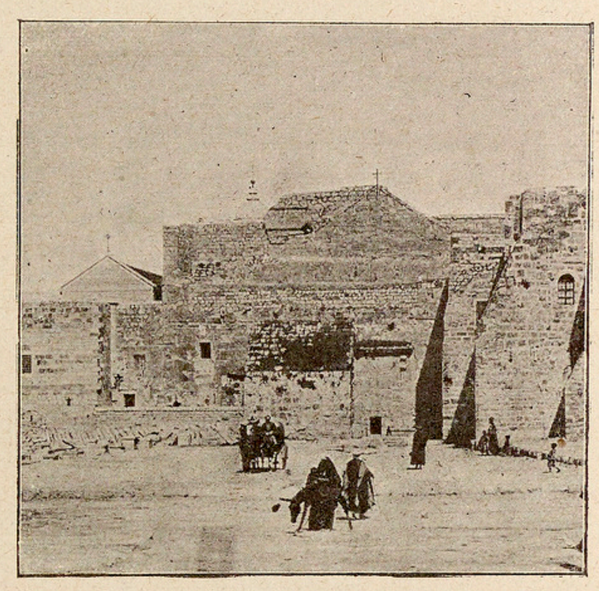
Le supérieur des Franciscains a le titre de « Custode de Terre-Sainte et Gardien du Mont Sion. » Il jouissait autrefois de privilèges particuliers et de pouvoirs très étendus; sa juridiction s'étendait sur tous les catholiques, prêtres ou laïques, de la Custodie qui comprenait, outre la Palestine, la Syrie, a Basse-Égypte, l'île de Chypre et une partie de l'Arménie inférieure. C'était lui qui nommait les chevaliers du Saint-Sépulcre.

De tous les anciens privilèges, réservés aujourd'hui au patriarche latin, il ne reste plus au Custode de Terre-Sainte que celui de célébrer pontificalement les offices au Saint-Sépulcre, revêtu des insignes propres aux évêques, bien qu'il ne soit qu'un simple prêtre.

En 1847, Pie IX rétablit le patriarcat latin de Jérusalem et nomma à ce siège un prélat italien; en 1873, un second patriarche italien succéda au premier et le patriarche actuel, Mgr Piavi, également italien, a sous sa juridiction les nombreux établissements religieux français établis en Terre-Sainte. Il est assisté d'un évêque auxiliaire italien, et d'un certain nombre de prêtres séculiers; une église et un séminaire sont joints à sa résidence.

Ce sont les religieux franciscains qui ont la charge de desservir les sanctuaires. Ils se recrutent dans toutes les nations, mais ils se reconnaissent volontiers « protégés français » et rendent au représentant de la France les honneurs particuliers auxquels il a droit.

Un fauteuil est préparé à côté de l'autel pour le Consul de France qui se rend, en grande tenue, aux cérémonies religieuses les plus solennelles, précédé de ses janissaires et entouré de tout son personnel. On l'encense pendant la messe; les officiants le saluent respectueusement au commencement et à la fin de la cérémonie; devant lui, aux processions on porte un coussin de velours qu'on lui présente quand il doit s'agenouiller : en un mot on lui rend les honneurs que le rituel romain prescrit pour les princes souverains et ce n'est pas une mince satisfaction, pour le représentant de la France, que d'entendre la prière pour la République « *notre République* » dit le texte saint, chantée fidèlement, à pleins poumons, par tous ces religieux : français, italiens, espagnols, autrichiens, arabes, grecs ou maltais.



Basilique Sainte-Hélène à Bethléem.

« Ces choses sont bien connues » me direz-vous peut-être. C'est vrai; mais elles ne le seront jamais assez, en ce moment surtout!

Le joli tour que j'aurais voulu jouer à l'Empereur allemand si j'avais été, aujourd'hui, consul général de France à Jérusalem!

Je l'aurais reçu, entouré de toute ma suite, à la porte de la sainte Basilique; je lui aurais fait les honneurs de chez moi; seulement, de par les règles immuablement établies, c'est à moi, représentant de la France, que tous les honneurs eussent dû être rendus, car le consul de France à Jérusalem a la préséance sur les princes souverains eux-mêmes; tandis donc que les soldats turcs m'auraient présenté les armes, que le dignataire ecclésiastique, le Patriarche italien, m'eût offert l'eau bénite et l'encens, j'aurais conduit Guillaume par la main, faisant porter devant moi mon coussin bleu de roi par le sacristain en surplis et, par un enfant de chœur arabe, un petit morceau de tapis pour l'Empereur.

Et la galanterie française? Ah! je l'avoue : c'eût été dur d'y renoncer; mais devant le Turc hypnotisé par la pointe dorée du casque prussien, j'aurais affirmé les droits de la France.

***

La France est dignement représentée en Terre-Sainte par ses religieux et ses missionnaires dont les œuvres l'honorent.

Les Pères Blancs, soumis à un prélat français, dirigent un séminaire pour les catholiques Melchites (de rite grec). Leur église est propriété française.

Les Pères de l'Assomption ont construit un magnifique établissement, connu sous le nom de Notre-Dame-de-France; église et noviciat y sont réunis à une splendide hôtellerie, destinée aux pèlerins français; ceux-ci ont toujours reçu, il est vrai, le meilleur accueil dans l'hospice international des Franciscains, connu sous le nom de Casa-Nova; mais on a pensé que l'Allemagne, l'Autriche, la Russie, ayant chacune un hospice national, que les Arméniens catholiques eux-mêmes ayant le leur, la France devait aussi avoir le sien. Les Dominicains français ont une école supérieure pour les hautes études religieuses, au lieu du martyre de saint Etienne.

Les Pères de Sion dirigent une école professionnelle en dehors de la ville. Les Frères des écoles chrétiennes ont un externat. Les bonnes et si dévouées religieuses de Saint-Joseph sont chargées des écoles paroissiales; elles desservent l'hôpital français de Jérusalem, et elles ont un orphelinat dans la nouvelle ville. Les dames de Sion ont deux pensionnats : l'un à Jérusalem, l'autre dans les environs. Les sœurs de Charité s'occupent spécialement des pauvres petits enfants des Bédouins. Les Bénédictines du Calvaire ont ouvert, il y a moins de deux ans, un orphelinat pour les enfants grecs-catholiques. Les Carmélites ont un couvent sur le mont des Oliviers.

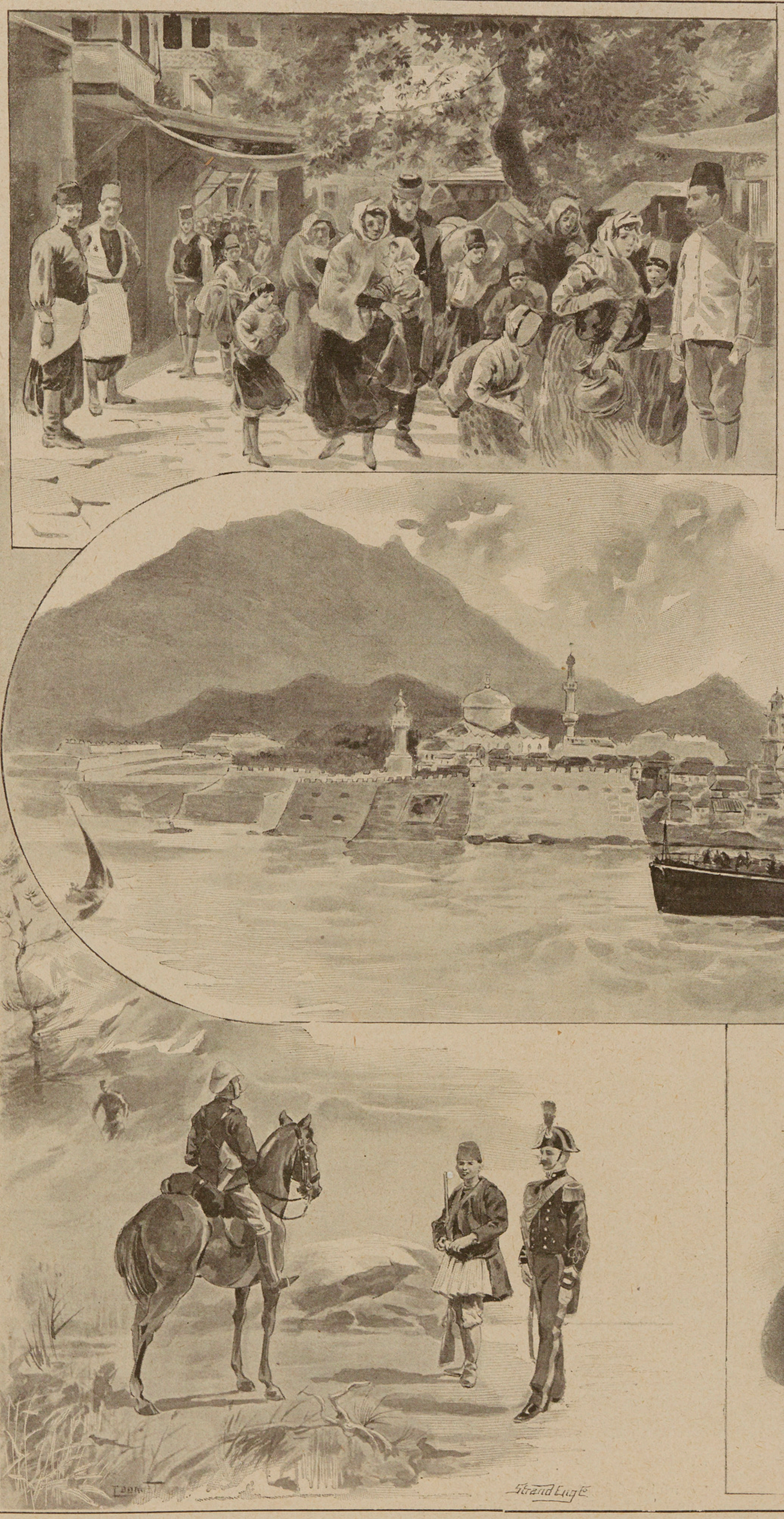
Voilà la force de la France aux Saints-Lieux, voilà ceux qui la font aimer, admirer, respecter de tous; ceux à qui : Orthodoxes, Juifs, Musulmans, sont heureux de confier l'éducation de leurs enfants; ceux dont Guillaume est jaloux, et à côté de qui il veut établir des religieux catholiques allemands pour lesquels il obtiendrait du sultan le Cénacle volé à la France — ou aux religieux francs ses protégés : c'est la même chose.

Malgré cette vaillante armée, le Catholicisme et la France — on ne saurait jamais les séparer quand il s'agit des choses de l'Orient musulman — ne cessent de reculer pas à pas dans les sanctuaires, devant les empiètements continuels des Grecs et des Arméniens appuyés par la Russie.

P. G.

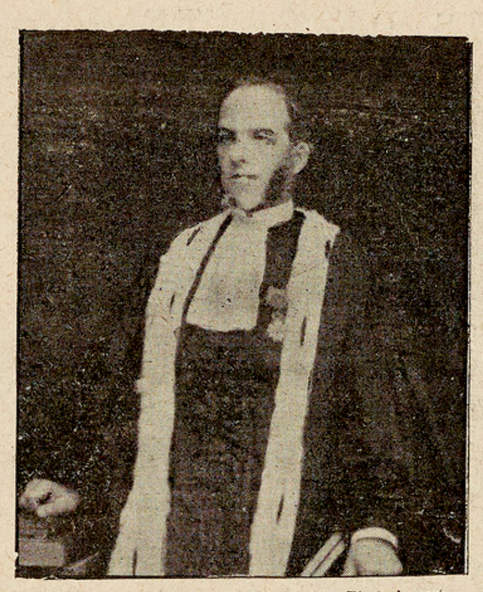
Prêtre du rite grec en chasuble.

LES ÉVÉNEMENTS DE CRÈTE

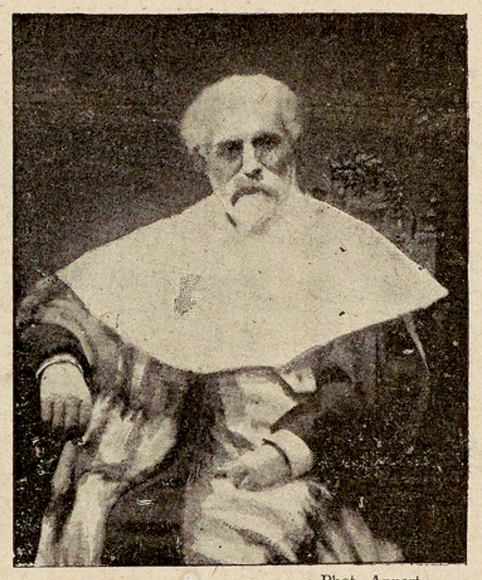


1. Une rue de Candie pendant les troubles. — 2. Papamalekos, chef insurgé crétois. — 3. Le *Camperdown* menaçant Candie.
4. Types de gendarmes envoyés par les puissances. — 5. Le prince George de Grèce, candidat au Gouvernement de la Crète.

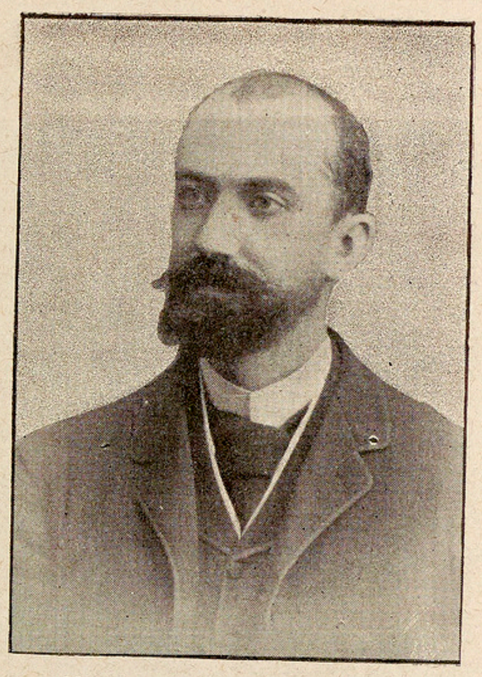
Mme Lucie Dreyfus.



Phot. Appert.
M. Loew, président de la cour de cassation.



Phot. Appert
M. Manau, procureur général.



Me Mornard, avocat de Mme Dreyfus.

LE PROCÈS DREYFUS EN CASSATION

NOS GRAVURES

L'AFFAIRE DREYFUS

Aujourd'hui a lieu devant la Cour criminelle, l'examen du procès en revision de l'affaire Dreyfus.

Deux journées y seront consacrées. Me Mornard, au nom de Mme Lucie Dreyfus, présentera ses observations dont l'exposé tiendra vraisemblablement la première audience et une partie de la seconde. M. Manau, procureur général, prononcera ensuite son réquisitoire, après quoi la chambre criminelle entrera en délibération.

La Cour de cassation ne siégeant que de midi à quatre heures, les débats se prolongeront jusqu'au 29 octobre.

Le prononcé de l'arrêt pourra être renvoyé à lundi prochain, la Chambre Criminelle réunie exceptionnellement en dehors de ses jours ordinaires, qui sont le jeudi, le vendredi et le samedi.

Nous donnons ici les photographies de Mme Dreyfus, de son défenseur, du président Lœw et de M. Manau, procureur général.

CURIOSITÉS PHOTOGRAPHIQUES

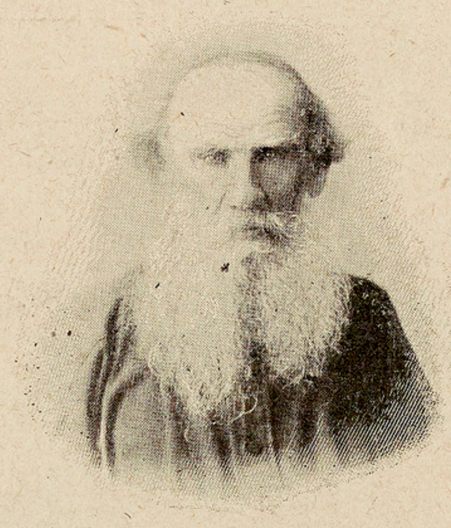
L'original du singulier portrait que nous donnons ci-dessous trait vanité de la petitesse de ses pieds, qu'il comparait avec orgueil à ceux de la plus élégante chinoise.

Un photographe de ses amis se promit de lui jouer un tour de sa façon en le tirant dans la position horizontale, mais en ayant soin d'approcher son appareil de façon à donner aux premiers plans l'apparence qu'ils ont ici.

TOLSTOÏ

Quelques cercles littéraires ont fêté dimanche le 70e anniversaire du comte Léon Nikolaievitch Tolstoï dont nous publions le portrait.

Le superbe apôtre de la paix aura eu l'ineffable joie de vivre assez longtemps



pour voir son souverain, l'empereur de Russie, devenu presque l'arbitre de l'Europe, proposer un désarmement général.

Sans vouloir contester au Tsar le bénéfice de son acte humanitaire on peut dire hardiment que c'est le livre de Tolstoï. *La Guerre et la Paix* qui a préparé les voies à cette proposition généreuse.

En s'associant au jubilé du grand écrivain Russe, notre jeunesse intellectuelle s'honore grandement.

SUR LA ROUTE DE FASHODA

Nous avons eu la bonne fortune d'obtenir de l'un des compagnons de M. Liotard d'intéressantes photographies que nous reproduisons à la première page de la *Vie Illustree*.

Ces scènes africaines marquent les étapes de l'intéressant voyage entrepris et terminé avec succès par le gouverneur du Bas et du Haut-Oubanghi.

M. Liotard est un modeste qui redoute l'interview plus que les solitudes du grand continent noir. Cependant les services qu'il a rendus à la France sont immenses et sa place est marquée au livre d'or de l'exploration.

Au milieu des peuplades anthropophages qu'il a rencontrées, il a conservé cette sérénité qui dénote une âme rudement trempée.

Au physique M. Liotard a le visage énergique, la peau brûlée ; les yeux, bien que petits, brillent d'un éclat insoutenable. Tout en lui révèle l'homme d'action.

L'accueil qui lui a été fait par le monde savant est la récompense bien méritée, de tant de labeur et de tant de dévouement.

L'AGITATION SOCIALISTE

Les socialistes s'agitent fort depuis quelques jours. Ils viennent de se former, toutes sections réunies, à l'instar de l'Institut, lors de sa séance annuelle, en comité de vigilance.

En dehors des socialistes indépendants, comme MM. Jaurès. Viviani, Millerand, Gérault-Richard, Rouanet et nombre de *poetæ minores*, le parti compte quatre groupes principaux :

1° Parti socialiste révolutionnaire, ou blanquiste ;

2° Parti ouvrier français, ou guesdiste ;

3° Parti ouvrier socialiste révolutionnaire, ou allemaniste ;

4° Fédération des travailleurs socialistes de France, ou parti broussiste.

Nous donnons ici les portraits des chefs de ces quatre groupes, qui sont, dans l'ordre : MM. Edouard Vaillant, Jules Guesde, Allemane et Paul Brousse, et quelques croquis pris par notre dessinateur spécial M. Conrad, au cours des bagarres qui ont éclaté dans la soirée du 20 octobre, au lac Saint-Fargeau.

La réunion, annoncée la veille par les journaux socialistes, n'ayant pu avoir lieu par suite du refus du propriétaire de la salle d'y laisser entrer le public, les organisateurs du meeting crurent devoir protester. Mal leur en prit car les agents, entraînés par leur brigadier, les refoulèrent avec une rude énergie sur le talus des fortifications qui devint le théâtre des scènes que nous reproduisons.

LES EVENEMENTS DE CRETE

L'attitude énergique des puissances a triomphé enfin des lenteurs calculées de la diplomatie ottomane. Les troupes turques, en effet, viennent d'évacuer la Crète.

Après le massacre des soldats Anglais, et les violences commises sur d'inoffensifs candiotes, il n'y avait pas d'autre solution possible que l'évacuation.

Nos gravures représentent, avec une rue de Candie pendant les troubles, l'île menacée par les canons du *Camperdown* et des autres bâtiments, un portrait du farouche insurgé crètois Papamalekos.

C'est le plus beau type de fanatique qui se puisse rencontrer, et comme le célèbre Ruy :

... dont l'humeur singulière
Est de faire au pommeau de sa longue rapière
Une encoche au couteau lorsqu'il tue un chrétien,

Papamalekos encochait chaque jour son redoutable fusil... ce qui revient à dire qu'il supprimait un musulman par jour avant d'aller faire ses devoirs religieux... histoire de s'entretenir la main !

BIBLIOGRAPHIE

Au moment où d'aucuns affectent de prendre à parti l'Etat-major, l'intéressant livre du colonel Fix, *Les souvenirs d'un officier d'Etat-major*, vient rappeler les exploits des vaillants officiers qui, de 1846 à 1870, ont ajouté des pages glorieuses à notre histoire militaire.

L'auteur de ce livre qui vient bien à son heure, a semé, au milieu de nombreuses illustrations, quelques croquis pris

Le lieutenant Chanoine.

sur le vif, dont l'originalité n'est pas un des moindres attraits de l'ouvrage.

Nous extrayons des *Souvenirs* du colonel Fix le portrait du ministre actuel de la guerre, alors qu'il n'était que lieutenant.

LA MÉDAILLE DES DÉPUTÉS

Le régime parlementaire vient encore une fois de se synthétiser en un métal durable, ou pour parler clair, on vient de frapper une nouvelle médaille des députés. Nous la reproduisons ici telle qu'elle a été distribuée à nos honorables.

C'est en même temps qu'un souvenir une véritable œuvre d'art. Le profil de la République a la délicatesse d'un profil de patricienne avec un peu plus de sérénité.

M. Maximilien Bourgeois, l'auteur de cette intelligente interprétation de la démocratie a déjà éxécuté les types des médailles des deux précédentes législatures.

On doit en outre à cet artiste distingué des œuvres d'une réelle valeur, telle la statue de Beaurepaire, élevée à Coulommiers.

Les représentants de la nation qui vont tous recevoir ce cadeau en argent massif, avec leur nom spécialement gravé pour chacun d'eux, auront en poche, outre un symbole, une valeur de 15 à 16 francs, ce qui leur importe peu... on se plait, du moins, à l'espérer.

Ajoutons que les députés restés fidèles aux anciens régimes la garderont à titre de souvenir.